amerindia

revue d'ethnolinguistique amérindienne

numéro spécial 6

POUR UNE HISTOIRE DE LA LINGUISTIQUE AMERINDIENNE EN FRANCE

sous la responsabilité de

AUROUX & QUEIXALOS

HOMMAGE A BERNARD POTTIER

publié avec le concours du
centre national de la recherche scientifique

A.E.A

1984

PRESENTATION

Sylvain AUROUX et Francisco QUEIXALOS

Maé resse iende moneta De quoi parlerons-nous?
- Séeh maé tirouen resse. De plusieurs et diverses choses.

I

La description des Tupi de la baie de Rio par Jean DE LERY (1578) est un des fleurons de l'ethnographie française. Sa valeur tient à la qualité du regard que l'auteur porte sur ceux qu'il observe, et que résume cette paronomase : la justesse par la justice. Le récit de LERY contient le premier document français où une langue amérindienne soit appréhendée sous les angles de son fonctionnement et de sa systématicité. Un dialogue en tupi, d'une quinzaine de pages, met en scène un Indien et un Français sur le thème du troc et des caractéristiques de leurs pays respectifs. Comme l'échantillon ci-dessus le montre, il comporte une traduction française en regard. Il est rempli d'annotations linguistiques et ethnographiques, et accompagné d'une esquisse grammaticale de six pages portant sur les indices personnels, le verbe conjugué selon la personne, le temps et le mode, le vocabulaire des parties du corps, la phraséologie de la cuisine, des sentiments, de l'organisation sociale. Trait d'importance, les exemples y sont segmentés. Un si précoce intérêt pour les langues joint aux dispositions, déjà affirmées, des Français pour pénétrer et partager tous les aspects de la vie des Indiens, aurait pu bien augurer de la suite des études françaises sur les langues américaines. Force est de constater que la France est loin d'avoir su faire jaillir,

pendant la période de sa présence coloniale en Amérique, un grand courant de travaux linguistiques.

Une discipline scientifique est une institution. Cela signifie qu'elle n'a d'existence que par la tradition qui lui permet de se reproduire et se développer. Etudier le développement d'une discipline est donc la meilleure façon de comprendre ses caractéristiques intrinsèques(1), et au besoin de mettre en lumière les déterminismes qui la bloquent ou la favorisent. Nous ne disposons d'aucune étude sur le développement de la linguistique amérindienne en France, même si les travaux pionniers de V. HANZELI (1969) permettent de se faire une idée du type de recherches effectuées sur le terrain par les missionnaires de langue française. Les travaux réalisés dans ce pays sont pourtant loin d'être négligeables ; à l'époque de leur parution, ils ont souvent connu un retentissement certain, et c'est à l'initiative d'institutions françaises que le Congrès des Américanistes est fondé à Nancy (1875), et que ce dernier a pu, par la suite, passer le cap du changement de siècle (voir ici même TOUMI, ainsi qu'AUROUX, "Repères chronologiques II"). La méconnaissance de la tradition française tient à l'importance incomparable, pour l'histoire de la linguistique amérindienne, de deux autres traditions : l'espagnole et l'américaine.

II

Les Espagnols se mettent vraisemblablement à étudier les langues parlées sur un territoire en même temps qu'il accomplissent la conquête de ce territoire (voir DIAZ et BUSTAMANTE 1984). D'où la rapidité des résultats, accrue, lorsque les travaux sont publiés, du fait que l'édition s'effectue dès le tout début sur place. En 1539, moins de cinquante ans après la découverte de l'Amérique, paraît à Mexico la première publication sur une langue amérindienne : une doctrine chrétienne bilingue nahuatl-espagnol(2) (le premier travail dont nous ayons connaissance est une doctrine chrétienne en nahuatl de 1537(3)). La première

grammaire date de 1547, et porte aussi sur le nahuatl(4). C'est l'amorce d'une véritable avalanche de travaux linguistiques en tous genres : grammaires, lexiques, catéchismes, littérature édifiante religieuse, mais aussi traductions de pièces de LOPE DE VEGA (1641)(5), et d'odes d'ANACREON (1845)(6).

Les recensements sont difficiles à faire à cause de l'instabilité des titres, des nombreuses disparitions de manuscrits, de l'infidélité des traductions. Mais il ne fait aucun doute qu'à l'aube du XIXe siècle, la production espagnole -- éditée, copiée, inédite -- dépasse largement les sept cents titres originaux, dont plus de deux cents pour le seul XVIe siècle, près de trois cents pour le XVIIe, et autour de deux cents pour le XVIIIe. Non moins difficile est le décompte des langues, leur identification et leur dénomination ayant toujours été -- et restant -- un problème. Avec la prudence qui s'impose donc, on peut avancer les chiffres suivants : à la fin du XVIe siècle le patrimoine espagnol porte sur trente-trois langues différentes ; à la fin du XVIIe, sur quatre-vingt-six langues ; à la fin du XVIIIe, sur cent cinquante-huit langues. Les Espagnols disposent de documents sur les langues de la Patagonie aussi bien que sur celles du détroit de Fuca ou de la baie des Chaleurs. Ils ont également travaillé sur certaines langues du Brésil, les Portugais ne s'intéressant, du XVIe au XVIIIe siècle, qu'au tupi, qu'ils nomment "la langue du Brésil". Au surplus, beaucoup de travaux portugais du XVIe siècle sur le tupi sont rédigés en espagnol (le Portugal est passé sous domination espagnole sous le règne de PHILIPPE II).

Ce sont très évidemment les missionnaires qui accomplissent une si colossale accumulation de connaissances. Leurs descriptions prennent pour modèle -- parfois très explicitement, comme chez VETANCURT (1673)(7) -- l'oeuvre du grammairien espagnol Antonio de NEBRIJA (1492, *Gramática de la lengua castellana*). Le moule conceptuel est, partout, latin. C'est ainsi que RINCON (1595)(8), GALDO (1642)(9), VETANCURT (*l.c.* note(7)) trouvent en nahuatl les cinq déclinaisons et les six cas du latin. Quelques religieux

italiens, suisses, allemands et français figurent parmi ces missionnaires-philologues. Leurs travaux, réalisés dans un cadre institutionnel espagnol et rédigés en espagnol, sont à verser au compte de la tradition espagnole. Pour les Français, on repère au XVIe siècle le cas du franciscain Jean FUCHER ou FOCHER, né au début du siècle en Aquitaine (ou en Flandre ?), qui arrive au Mexique peu après la conquête, et y meurt le 30 septembre 1572 en laissant une grammaire nahuatl intitulée *Arte de la lengua mexicana*. Et celui du frère Arnaud DE BASAC (ou BASACIO ou BASUCIO), né également en Aquitaine, arrivé en 1530 au Mexique. Il rédige les *Evangelios y Epístolas de las misas de todo el año, traducidos a la lengua mexicana*. On le trouve aux côtés de OLMOS, SAHAGUN et GAONA, qui comptent parmi les plus illustres nahuatlisants du XVIe siècle, professeur de nahuatl au Seminario de Indios Nobles de Santa Cruz de Tlatelulca.

Le zèle évangélisateur est à la base de l'intérêt linguistique des missionnaires. Au terme de trois siècles de présence en Amérique, la profusion des travaux a, cependant, fini par instaurer une tradition d'étude des langues si omniprésente, que l'accroissement des connaissances a pu devenir une fin en soi, et la collecte des matériaux linguistiques une sorte de réflexe chez ceux qui entraient en contact avec de nouveaux groupes. Un exemple de ce dernier aspect. Les Espagnols cherchent toujours, fin XVIIIe siècle, le passage septentrionnal qui permettra d'atteindre l'Asie depuis l'Europe sans faire le tour par le bas du continent américain. Ils organisent des expéditions vers le nord à partir de leurs possessions de la côte ouest. Faute d'en ramener la découverte escomptée, les explorateurs reviennent avec des vocabulaires des langues parlées sur la côte pacifique du Canada actuel, nootka en particulier (1802). Le fait d'une recherche finalisée engendrant, de par sa masse même, une recherche véritablement scientifique, caractérise cette charnière dans la tradition hispanique que constitue la fin du XVIIIe siècle. La plus parfaite illustration de ce processus est le travail du jésuite espagnol HERVAS Y PANDURO. Son manuscrit de 1784, *Gramáticas abreviadas de las diez y ocho lenguas principales de América*, participe des préoccupations comparatistes qui se développent

alors en Europe (MONBODDO, COURT DE GEBELIN), et porteront leurs fruits quelques décennies plus tard. HERVAS remet le manuscrit à Guillaume DE HUMBOLDT, par qui ADELUNG et VATER en prennent connaissance : leur *Mithridates* (1806-1817) rend hommage à ce travail. Une première tentative de mise en ordre de l'ensemble des matériaux aboutit au *Catalogo delle lingue conosciute, e noticia della loro affinità e diversità* de 1784 (publié à Rome où HERVAS était bibliothécaire du Vatican). Cette entreprise prend sa forme définitive dans l'important et célèbre *Catàlogo de las lenguas de las naciones conocidas* [...] (Madrid, 1800-1805), dont le premier tome, de plus de quatre cents pages, porte exclusivement sur les langues d'Amérique. HERVAS explique dans l'Introduction la situation unique dont il a bénéficié pour la rédaction de l'ouvrage : à Rome, "au milieu d'une foule de jésuites savants, autrefois dispersés sur presque toute la surface de la terre pour y porter le Saint Evangile, [...] aujourd'hui [ses] compagnons d'infortune, arrachés à la patrie et jetés sur les plages d'Italie [notre traduction]". Il fait bien entendu référence au reflux des jésuites après les expulsions successives dont leur ordre a été victime en Amérique.

Ce nouveau tour -- nettement "scientifique" par l'intérêt direct porté aux langues -- qu'affecte la tradition des études linguistiques se manifestera, au siècle des indépendances latino-américaines, dans plusieurs autres phénomènes. Les laïcs, sans évincer les missionnaires, encore en majorité européens, font une irruption massive. Les élites intellectuelles des jeunes Républiques investissent ce domaine de la connaissance. Et l'on voit se multiplier les rééditions, les éditions de vieux manuscrits inédits, les synthèses et les élaborations sur les études anciennes(10). Apparaît déjà le clivage, que l'on retrouve en France au même siècle, et qui ne s'effacera qu'avec la linguistique nord-américaine, entre le travail des hommes de terrain, accumulateur et appliqué, et le travail des hommes de science opérant en cabinet sur les documents fournis par les premiers. Et cela dans les pays mêmes où continuent de vivre les locuteurs des langues qui font l'objet des études! Par ailleurs, les disciplines an-

thropologiques s'organisent aux Etats-Unis. Désormais, de nombreuses descriptions issues de la tradition hispanique seront traduites et publiées directement en anglais, notamment à New York par Cramoisy Press. Ces travaux touchent surtout les langues des groupes qui, sur un territoire quasi continu de la Floride à la Californie, ont été sous domination espagnole.

On considère que la naissance de la linguistique amérindienne moderne provient des Etats-Unis, avec les noms prestigieux de BOAS, SAPIR, WHORF et BLOOMFIELD. Cela est d'autant moins contestable que cette naissance n'est nullement l'effet du hasard. Durant sa présidence de l'American Philosophical Society (1797-1814), T. JEFFERSON, très lié comme on sait aux Idéologues, s'intéresse aux langues indiennes et charge P.S. DUPONCEAU de rassembler les données disponibles. En 1853 S.S. HALDEMAN publie son rapport sur l'état de la linguistique indienne, et en 1863 G. GIBBS donne ses instructions relatives aux recherches ethnologiques et philologiques concernant les peuples aborigènes. La *Library of American Linguistics* (New York, 1860) de J.G. SHEA est subventionnée par la Smithsonian Institution (ADLER, 1897 : 497). Cette dernière commence à financer des expéditions à partir de 1867, et fonde enfin le Bureau of American Ethnology (dirigé par J.W. POWELL) en 1879(11), l'année où JOSEPH, le chef des Nez Percés, visite Washington. La question indienne est pratiquement réglée dans les années quatre-vingts, avec la liquidation des dernières révoltes, ce qui n'est certainement pas sans rapport avec le nouveau développement des études. Le Bureau engage des spécialistes qui rédigent des monographies et des rapports annuels, lesquels, tirés à mille exemplaires, sont distribués gratuitement dans les bibliothèques(12) (ADLER, 1897 : 500). En 1897 le catalogue des informations manuscrites sur les langues indiennes détenues par la Smithsonian Institution comporte 1533 titres ("No other linguistic collection of comparable extent and variety is known to exist", McGEE, 1897 : 380). Un alphabet destiné à la transcription, et une première classification (elle paraît en 1891, dans le septième rapport annuel du Bureau) sont élaborés par POWELL. Les deux seront ultérieurement critiqués (notamment

par SAPIR); mais l'important est la constitution d'une tradition cumulative (*cf.* HYMES, 1983 : 17-18). On en connaît l'aboutissement : c'est la publication du fameux *Handbook of American Indian Languages*, rédigé sous la direction de F. BOAS à partir de 1908. Lorsque les linguistes américains seront à même d'intervenir sur la scène internationale de la linguistique générale (la Linguistic Society of America est fondée en 1924), c'est-à-dire au moment où les Etats-Unis deviennent une puissance économique et scientifique de premier plan, ces linguistes auront à peu près tous une formation d'américanistes. Même s'il y a le précédent de la recension d'HERVAS, et des discussions nées à la suite de DUPONCEAU et HUMBOLDT sur le polysynthétisme et l'incorporation, on peut dire que c'est par eux que la linguistique amérindienne a commencé d'avoir des conséquences importantes (le structuralisme) dans la linguistique générale.

III

La modestie de la production française lors de la "première vague" -- selon l'expression de LANDAR (1975b : 1359) -- de la linguistique amérindienne correspond aux aléas de la colonisation. Il est évident que les Français ont eu moins de contact avec les langues amérindiennes que les Espagnols, et plus tard. Si on tient compte uniquement de la production imprimée on constate un bon siècle de retard, et de toutes façons devant la masse des productions espagnoles, la production française est quasi inexistante. On peut penser que le type de colonisation généralement pratiqué (par exemple le commerce des fourrures dans la Nouvelle France), s'il devait correspondre au développement des compétences dans les langues indigènes (on cite de nombreux cas de Français tribalisés), n'inclinait pas à développer ces compétences de façon méthodique, comme elles l'ont été en Amérique latine, où la planification linguistique (*cf.* le cas du guarani) a souvent été une pièce importante de la politique coloniale. En tout état de cause les rares travaux français publiés sont demeurés isolés, et cela mène à envisager les conditions de leur

réception, dans un pays où l'étude systématique de son propre vernaculaire n'est pas très avancée lorsqu'apparaissent au XVIe siècle les premières informations sur les langues amérindiennes (13).

Les travaux du Père R. BRETON sur la langue parlée dans les Antilles sont contemporains de la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal (1660), laquelle remporta le succès que l'on sait. BRETON sera souvent cité (surtout au siècle suivant), mais ses analyses ne seront jamais utilisées dans la réflexion grammaticale, et l'élaboration de grammaires indiennes demeura quasi nulle. Il n'y avait pas en France (pas plus qu'ailleurs en Europe) de demande sociale pour la connaissance des langues indiennes. Il n'y avait pas non plus de demande théorique importante. Des travaux comme ceux de BRETON ne posaient pas de véritables problèmes à la tradition grammaticale européenne, pas même lorsqu'elle prend la forme de la grammaire générale. Les catégories utilisées sont en effet les catégories latines, et les différences sont mises au compte de l'absence de certaines catégories, plutôt qu'à la présence de catégories autres. En tout état de cause l'idée d'une structure de pensée universelle, sous-jacente à toute réalisation linguistique, met la théorie à l'abri des contre-exemples à la catégorisation proposée et qui seraient tirés des langues non indo-européennes. Un texte du siècle suivant peut être cité comme archétype de cette démarche intellectuelle; il est extrait des *Moeurs des sauvages Amériquains* (1724), du Père LAFITAU, bon connaisseur de certaines langues huronnes et iroquoises, dont il reconnaît l'appartenance à deux familles distinctes :

> Il faut qu'il y ait un équivalent, qui puisse fournir autant de signes, qu'il est nécessaire, pour suppléer au défaut de ces différentes parties de l'oraison, lesquelles se trouvant dans une langue, ne se trouveraient point dans une autre, qui serait certainement inutile et defectueuse, si elle n'avait dans son fonds de quoi remplir la fin, et le but de toute langue, qui consiste

> dans une telle communication de nos pensées les unes avec les autres, qu'il n'y ait rien sur quoi nous ne puissions parler et raisonner.
> Les langues huronnes et iroquoises n'ont proprement que des verbes qui en composent tout le fonds, de sorte que tout se conjugue et que rien ne se décline; mais dans ces verbes, il se trouve un artifice admirable [...] [LAFITAU ne dit pas lequel]" (*l.c.*, t.II : 488).

L'universalisme de la grammaire générale, s'il préserve de tout intérêt théorique pour l'étude des langues amérindiennes, n'en bloque pas vraiment la poursuite. Le véritable blocage vient de ce que la grammaire générale est connectée à des intérêts pratiques puissants qui rattachent sa croissance à la description de certaines langues. D'un côté elle était liée par la pédagogie des langues classiques (le latin en particulier), de l'autre elle l'était par la nécessité de servir de conscience réflexive à la pratique des différents vernaculaires européens -- pour des bourgeoisies qui s'affirmaient peu à peu comme des classes hégémoniques. D'emblée la linguistique amérindienne se trouvait en marge du courant principal de la recherche linguistique.

Le XVIIIe siècle a sans doute été en France (mais cela est également vrai, toutes proportions gardées, pour la tradition espagnole, voir *supra*), l'un des moins féconds pour l'américanisme. Cela tient au désintérêt pour les colonies américaines(14), et aux revers de la marine française (les années 1760 marquent un tournant aussi bien aux Indes occidentales qu'aux Indes orientales). On assiste pourtant à un relatif décloisonnement des connaissances amérindiennes, utilisées dans des recherches anthropologiques, ce que l'on nommait à l'époque l'histoire naturelle (ou philosophique) de l'homme. Cela n'entraînait pas à des recherches linguistiques précises, mais bien au contraire à des généralisations. Deux exemples -- caricaturaux parce qu'ils ne rendent pas justice au travail accompli, *cf.* LAFITAU cité *supra* -- donnent une idée de l'orientation globale. Dans son *Monde*

Primitif (1780, VII:893), COURT DE GEBELIN (par ailleurs assez bien informé sur les langues amérindiennes et capable de rapprocher les données sur le "caraïbe" des Antilles de celles concernant les Galibis de la côte), cite le mot caraïbe i-bouchicali , 'honte', pour noter qu'en "languedocien et dans les langues romanes on rajoute un i" (il doit s'agir du /i-/ prothétique) : il ne reconnaît pas l'affixe personnel, parce qu'il recherche des ressemblances entre toutes les langues du monde. CONDILLAC, dans son célèbre *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1744), emprunte à LA CONDAMINE l'exemple d'un peuple qui pour dire 'trois' n'aurait que le mot poellarrarorincourac(15), et par là ne peut guère aller plus loin dans son système de numération. L'image des langues amérindiennes correspond à la place relativement peu élevée qu'on accorde aux peuples qui les parlent dans l'échelle globale du développement de l'humanité (*cf.* ALLAIN, 1983; ANDRESEN, 1983).

L'important développement de l'américanisme dans la France du XIXe siècle est d'autant plus étonnant(16). Dès les années trente des institutions comme le Prix Volney de l'Institut mettent en concours des questions sur la structure des langues amérindiennes. On voit paraître des ouvrages de synthèse comme celui de D'ORBIGNY, ou la traduction des textes du *Popol Vuh* (BRASSEUR DE BOURBOURG). Surtout on assiste tout au long du siècle à de multiples tentatives pour créer des institutions consacrées à l'américanisme (*cf.* "Repères Chronologiques II"). La plupart sont des échecs, ce qui montre la faible densité des chercheurs dans le domaine. Mais elles aboutissent à deux réussites importantes : le Congrès des Américanistes (1875), et la Société des Américanistes de Paris (1893).

La raison de la continuité de ces efforts demeure assez obscure. Le colonialisme et l'impérialisme -- visibles par exemple dans la coïncidence entre une commission ministérielle pour préparer une expédition scientifique au Mexique et l'aventure mexicaine de Napoléon III -- ne peuvent tout expliquer. Les initiatives sont la plupart du temps des initiatives privées. Si on compare avec

ce qui se passe aux Etats-Unis à la même époque, on remarque que ce qui a manqué ce sont des investissements de la part de l'Etat. Il n'y a pas ou peu de véritables professionnels : l'argent vient de cotisations aléatoires à des sociétés éphémères, de la vente de revues non moins éphémères, de l'autofinancement (DE CHARENCEY publie à compte d'auteur, de même PINART) ou du mécénat (voir le rôle du duc DE LOUBAT, un américain du nom de Joseph FLORIMOND annobli pour services rendus à l'Eglise, et qui crée une chaire au Collège de France, mais aussi à l'Université de Berlin; *cf.* LANDAR, 1975 : 1335). Parmi les causes du développement de l'américanisme une part importante doit être attribuée à la fascination exercée par l'exotisme et, vers le milieu du siècle, par les prestigieuses civilisations méso-américaines.

Le point essentiel qui doit retenir notre attention concerne les conditions structurelles de développement de l'américanisme :

1. Jusqu'à RIVET inclusivement -- à l'exception peut-être de L. ADAM -- les Français demeurent passionnés par des questions de migrations et d'apparentements. Dès le milieu du siècle les Américains avaient proposé un autre programme de travail, visant la description interne des langues(17).

2. Les travaux linguistiques amérindiens d'auteurs français n'ont pas bénéficié en France même d'une reconnaissance importante chez les linguistes (voir par exemple le palmarès du Prix Volney). Cette caractéristique se décompose elle-même en deux éléments :

a. Les américanistes français ne sont pas des professionnels. Le niveau de codification de leurs travaux ne correspond pas à ce qui se fait dans d'autres domaines. En 1893 L. ADAM parle encore de *permutations de lettres*, et non de lois phonétiques; P. RIVET dans le titre de certains de ses articles (*Journal de la Société des Américanistes*, 1911, VIII : 117-152; 1920, XII :11-20) use encore de l'expression *affinités*.

b. L'étude des langues amérindiennes tend à être exclue des institutions (Universités, Ecole pratique, mais surtout Société de linguistique) qui, dans le dernier tiers du XIXe siècle,

permettent le véritable démarrage de la linguistique en France. Elle est connectée avec d'autres institutions (Ecole d'anthropologie de BROCA), parfois concurrentes (la Société philologique, par rapport à la Société de linguistique). De manière générale, l'autonomisation de la linguistique (organisée en 1866 par les statuts de la Société de linguistique), correspond à l'étude des langues indo-européennes, qui dispose d'un marché universitaire (étude des langues classiques, *cf.* AUROUX, 1984).

Ces éléments fonctionnent probablement en interaction causale. Le faible taux de codification et la relative facilité de pénétration institutionnelle, doivent inciter les autodidactes et les non professionnels à se diriger vers les langues amérindiennes. Ils peuvent espérer donner une contribution scientifique décente dans le domaine, sans faire un investissement initial aussi lourd (sanscrit, etc.) que celui que suppose la linguistique indo-européenne. A l'inverse, cette situation doit renforcer la marginalisation de la linguistique amérindienne par les universitaires, professionnels de l'indo-européen ou des langues romanes ("La linguistique proprement dite, qui fit à la comparaison la place qui lui revient exactement, naquit de l'étude des langues romanes et des langues germaniques", SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, p. 18).

Tout ceci explique sans doute le tarissement relatif des travaux après la première guerre mondiale. L'américanisme en France tourne autour de RIVET; la linguistique amérindienne est une discipline auxiliaire pour les anthropologues, à laquelle ont du reste collaboré les plus éminents d'entre eux (Cl. LEVI-STRAUSS, A. METRAUX, J. SOUSTELLE). Pour les indo-européanistes elle est le domaine d'incursions marginales à leur travail principal (BENVENISTE, DUMEZIL). Les aléas de la linguistique amérindienne en France, sa liaison constante avec l'anthropologie (même si elle n'a pas développé de concepts spécifiques pour réfléchir à cette liaison, comme ce sera le cas dans la tradition américaine) donnent des arguments historiques certains à ceux qui voient dans cette discipline un élément à part dans la tradition générale de

la linguistique (par ex., H. HOIJER, D. HYMES).

Si on se place au milieu du XXe siècle(18), la situation semble catastrophique : RIVET n'a pas créé d'école en France, et la tradition paraît en voie de se perdre. Le renouveau est lié au développement de la linguistique en général dans les années soixante, mais passe encore une fois par des filières marginales (études sur l'Amérique latine). Le tournant décisif est d'origine institutionnelle. Contrairement à ce qui se passe en Amérique, la linguistique amérindienne n'a pas ou guère -- la situation s'est améliorée ces dernières années -- de débouchés universitaires en France, et ce pour des raisons évidentes. Le Centre national de la recherche scientifique, en constituant une équipe (1973), en embauchant, régulièrement jusqu'à une date récente, des chercheurs susceptibles d'aller sur le terrain et d'avoir une connaissance approfondie des langues étudiées, offrait -- avec la première intervention vraiment planifiée de l'Etat -- la seule issue possible pour la linguistique amérindienne dans le contexte français. Cela n'ôtait rien à la spécificité de l'approche théorique (*cf.* POTTIER (éd.), 1970), ni à l'isolement relatif par rapport à la masse des recherches linguistiques (de 1960 à 1979, on ne compte aucune communication sur les langues amérindiennes à la Société de linguistique, *cf.* SWIGGERS, ici même).

Pour apprécier parfaitement l'originalité du développement de la tradition française, il nous manque encore de rassembler les matériaux nécessaires à une comparaison avec les études allemandes, européennes elles aussi, mais se poursuivant dans des conditions différentes : d'un côté, elles ont manqué du support colonial, de l'autre elles ont bénéficié au XIXe siècle d'un essor plus rapide et mieux institutionalisé du comparatisme.

IV

L'état, fort rudimentaire donc, de nos connaissances sur l'apport français à l'étude des langues américaines limite l'ambition d'un

volume tel que celui-ci au travail de défrichement. L'on n'y trouvera ni l'analyse définitive des progrès que les langues indiennes ont fait faire à la théorie linguistique, ni la claire identification d'une spécificité française en ce domaine, ni l'inventaire exhaustif des travaux, ni l'explication du rapport dialectique que la société française des siècles passés a pu établir entre ses institutions et les langues d'Amérique comme outils d'action et objets de science. Mais chaque contribution au volume est un pas vers la constitution du corps de connaissances qui, nous l'espérons, est au bout de chacune des pistes que l'on discerne aujourd'hui.

En ouverture, la mise en place des traits et événements qui ont marqué la présence française en Amérique (QUEIXALOS) précède les jalons d'une chronologie de la production scientifique (AUROUX).

La première partie de l'ouvrage tente de situer les travaux français dans le devenir historique de la discipline. Les langues amérindiennes ont de toute évidence contribué à la maturation des grandes classifications typologiques du XIXe siècle (LEOPOLD; ROUSSEAU). Leur impact sur le comparatisme et la méthodologie de la reconstruction a été moindre de par la difficulté d'accès aux matériaux de base (ANDRESEN). L'examen des descriptions d'une même langue à travers les siècles est révélateur des états successifs d'une discipline. Le cas du caraïbe des îles est à ce titre exemplaire (QUEIXALOS & AUROUX). Pour un état donné de la discipline, on doit se garder de négliger ce réactif privilégié que constitue le faux scientifique. L'affaire du taensa a permis, à la fin du siècle passé, non seulement de poser plus ouvertement des questions aussi controversables que le concept -- linguistique -- de "langue amérindienne", mais aussi de mettre à jour certaines composantes des sciences anthropologiques (AUROUX).

La deuxième partie offre un échantillon de quelques contributions. Les premiers travaux sur une langue caribe sont français, et datent du XVIIe siècle. Ils ont servi de corpus à mainte élaboration ultérieure -- XVIIIe et XIXe -- (RENAULT-LESCURE).

Les Pères missionnaires français ont été d'attentifs observateurs des langues du Canada, aussi bien au Québec (HANZELI) que -- fait moins connu -- sur la côte pacifique (BUCHHOLTZER). Avec VOLNEY et PINART, nous sommes en présence de deux attitudes parfaitement inverses à l'égard des matériaux produits par l'enquête dite de terrain. Le premier, théoricien d'envergure, rapporte des données sur une langue algonquine de la Prairie, le miami aujourd'hui éteint, et en fait -- dans le courant de pensée incarné par les Idéologues -- le centre d'une réflexion sur la place de la description linguistique dans les sciences humaines (DESIRAT & HORDE). Le second, voyageur fortuné du siècle dernier, a recueilli des documents dans une quantité énorme de langues d'Alaska, Etats-Unis, Mexique et Amérique centrale. Une grande partie de ce matériel est inédite, et se trouve dans les bibliothèques universitaires américaines. Il a également joué un rôle dans l'édition des études amérindiennes en fondant la *Bibliothèque de Linguistique et d'Ethnographie Américaines*, puis la *Petite Bibliothèque Américaine* (LIONNET). La malheureuse incursion mexicaine de NAPOLEON III aura au moins servi à affirmer -- de façon directive au demeurant -- l'intérêt des savants français pour ce pays. Le nahuatl est la langue amérindienne classique par excellence : langue d'une prestigieuse civilisation, langue massivement étudiée, depuis les premiers jours de la conquête jusqu'à aujourd'hui. Les travaux de SIMEON s'inscrivent dans cette haute tradition philologique (DE DURAND-FOREST). Pendant trois siècles de contact avec les Amérindiens, les témoignages sur les moeurs et les langues sont le fait de non professionnels -- essentiellement voyageurs et missionnaires. Ces derniers étaient poussés à l'étude des langues par les besoins de l'évangélisation. Les voyageurs qui prenaient la plume écrivaient, eux, pour le grand public -- public cultivé cependant; la notion ne recouvre évidemment pas la même réalité qu'aujourd'hui. Rien d'étonnant à ce qu'ils ne s'engageassent pas volontiers sur l'aride terrain de la structure linguistique. Le fragment grammatical de LERY, à cet égard, n'en est que plus remarquable. Mais la parole, manifestation immédiate et concrète de la langue, est bien présente, sous de multiples avatars, dès les

toutes premières chroniques (MONOD-BECQUELIN).

La troisième partie mérite sans doute plus d'attention qu'elle n'en a reçue, s'il est vrai qu'on essaie aujourd'hui de faire toute la lumière sur la dimension sociale de la science. Les circonstances et les motivations de la création de la prestigieuse *Bibliothèque Linguistique Américaine* à Paris, par le colombien URICOECHEA, font l'objet d'une étude qui présente des informations inconnues (GOMEZ). Deux institutions illustres, et plus que centenaires maintenant, sont passés au crible afin d'établir dans quelle mesure les langues amérindiennes y sont représentées. L'une, américaniste, où la linguistique est une discipline parmi d'autres : le Congrès des Américanistes (TOUMI). L'autre, linguistique, où l'américanisme a perdu du terrain après les premières décennies : la Société de linguistique de Paris (SWIGGERS).

Notre conviction -- que nous croyons pouvoir partager avec tous les collaborateurs du volume -- est qu'il importait moins, dans ce coup d'essai, de produire des conclusions que d'attirer le regard sur un certain nombre de perspectives assez suggestives pour inciter le linguiste amérindianiste à se pencher sur le passé de sa pratique scientifique, tout autant que l'historien de la linguistique à nourrir sa réflexion des travaux sur les langues d'Amérique.

NOTES

(1) "Corridors of communication, once they have been institutionalized, [...], reinforce local concerns : [...] a Parisian student of American Indian Linguistics would in great likehood, if he were a member of the Société d'ethnographie, be taken up with problems put forward in the *Revue Orientale et Américaine*, problems of Aztec language and culture, in the main, than he would be with problems put forward in Berlin, London, Rome or New York." (LANDAR, 1975 : 1365-1366).

(2) Fray Juan DE ZAMARRAGA, *Breve y màs compendiosa doctrina christiana en lengua mexicana y castellana*, Mexico : Juan Crombeger, 1539.

(3) Juan RAMIREZ (ou RIBAS), *Doctrina o Exposicion sobre los Artículos de la Fe*, ms., 1537.

(4) Padre Andrés DE OLMOS, *Arte de la lengua mexicana*, ms., 1549.

(5) LOPE DE VEGA, *El teatro del gran mundo. El animal profeta y dichosa parricida. La madre de la mejor*, traduit en nahuatl par Bartolomé ALBA, ms., 1641.

(6) Fray Manuel Crisostomo NAXERA, *Disertacion sobre la lengua Othomi*, Mexico : Aguila, 1845.

(7) Fray Agustin DE VETANCURT,*Arte de la lengua Mexicana*,Mexico : Francisco Rodriguez Lupercio, 1673.

(8) Padre Antonio DEL RINCON, *Arte Mexicano*, Mexico : Pedro Belli, 1595.

(9) Padre Diego DE GALDO GUZMAN, *Arte Mexicano*, Mexico : Viuda de Bernardo Calderón, 1642.

(10) Voir par exemple, BERISTAIN y MARTIN DE SOUZA, *Biblioteca Hispano-Americana*, Mexico, 1816, 3 vols.

(11) "It was understood that the primary duty of the new bureau should be the classification of the Indian Tribes for practical as well as for scientific purposes" (McGEE, 1897 : 373).

(12) Y compris à l'étranger : les Etats-Unis ne gardent que six cent cinquante exemplaires.

(13) "Les grammairiens du XVIe siècle sont devant leur langue comme devant une langue étrangère, dont on essaie de comprendre le fonctionnement sans connaître la nature, la 'vis', des éléments constitutifs", J.-Cl. CHEVALIER, *Histoire de la Syntaxe*, Genève: Droz, 1968, p.224.

(14) Remplacé par le mirage des "terres australes"; en 1756, le Président DE BROSSES publie une compilation des récits de voyage concernant ces pays; dans sa préface, il souhaite que "par une

fortune égale à celle que Christophe a procuré à nos voisins, nous [...] venions à faire la découverte complète du monde austral" (I : 16).

(15) *Oeuvres* de CONDILLAC, éd. LE ROY (I:41).

(16) La France n'a pas bénéficié du travail des jésuites chassés d'Amérique du Sud (1759 et 1767), et qui ont fourni des travaux importants, comme F.S. GILIJ (1780-1784, *Saggio di Storia Americana* [...]) ou procuré des informations à L. HERVAS, comme on l'a vu plus haut. Ceci tient sans doute au fait qu'il y avait peu de jésuites d'origine française dans ces pays, mais aussi que les jésuites ont été dissous en France en 1762, bien avant la dissolution générale de l'Ordre (1773).

(17) *cf.* le rapport de W.W. TURNER (*Smithsonian Report* 1852 :100, cité dans McGEE, 1897 :379) : "Let the writer [...] describe the particular language under consideration; let all fanciful comparisons with Hebrew, Greek, etc., be excluded".

(18) Nos informations sur la période contemporaine proviennent pour une large part d'une interview de B. POTTIER, concédée le 30 janvier 1984 en Sorbonne.

REFERENCES

ADLER, C. (1897) "The Smithsonian Publications", *The Smithsonian Institution* [...], pp. 481-500.

ALLAIN, M. (1983) "The Coloniser's View Point : Louisiana Indians as Seen by the French", *Transactions of the Sixth International Congres of the Enlightenment*, Oxford : The Voltaire Foundation, pp. 87-88.

ANDRESEN, J. (1983) "L'image des langues amérindiennes au 18ème siècle", *Transactions of the Sixth International Congress on the Enlightenment*, Oxford : The Voltaire Foundation.

AUROUX, S. (1984) "Linguistique et Anthropologie en France 1600-1900", *in* RUPP-EISENREICH (1984), pp.291-318.

AUROUX, S. et GLATIGNY, M. et JOLY, A. et NICOLAS, A., et ROSIER, I. (éds.)(1984) *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques* (Actes de la Seconde Conférence Internationale d'Histoire des Sciences du Langage, *ICHOLS II*), Lille : Université de Lille III.

AUROUX, S. et QUEIXALOS, F. (1984) "Le caraïbe et la langue des femmes: théories et données en linguistique", *in* AUROUX et *alii* (éds.), pp.525-544.

BARRET, W. (1956) "The phonemic interpretation of accent in Father Rincon's Arte Mexicano",*General Linguistics*, 2, pp.22-28.

COMAS, J. (1954) *Los Congresos Internacionales de Americanis-*

tas Síntesis Historica e Indice bibliografico general 1875-1952, Mexico : Instituto Indigenista Interamericano.

COWAN, W. (1984) "John Eliot's Indian Grammar", *in* AUROUX et *alii* (éds), pp.293-300.

DAVILA GARIBI, J.I. (1935) "La escritura del idioma nahuatl a través los siglos", *Linguisticae Investigationes*, 3, pp.1-57.

DIAZ RUBIO, E. & BUSTAMANTE GARCIA, J. (1984) "La alfabetización de la lengua nahuatl", *Historiographia Linguistica*, XI:1/2, pp.189-211.

GRASS, R. (1965) "America's first linguists : their objective and methods", *Hispania*, 48, pp.57-66.

HANZELI, V.E. (1969) *Missionary Linguistics in New France : A Study of Sevententh-and Eighteenth Century Descriptions of American Languages*, The Hague : Mouton.

HOENIGSWALD, H. (ed.) (1979) *The European Background of American Linguistics. Papers of the Third Golden Anniversary Symposium of the Linguistics Society of America*, Dordrecht : Foris Publications.

HYMES, D. (1983) *Essays in the History of Linguistic Anthropology*, Amsterdam : John Benjamins.

LANDAR, H. (1975a) "Native North American", *in* T. SEBEOK (ed.) *Current Trends in Linguistics*, 13, *Historiography of Linguistics*. Vol.II. The Hague/Paris : Mouton, pp. 1331-1357.

--------- (1975b) "Historiography of Native Ibero-American Linguistics", *in* T. SEBEOK (ed.) *Current Trends in Linguistics*, 13, *Historiography of Linguistics*. Vol.II. The Hague/Paris : Mouton, pp. 1359-1377.

LARRUCEA DE TOVAR, C. (1984) "José Celestino MUTIS (1732-1808) and the report on american language ordered by Charles III of Spain for Catherine the Great of Russia", *Historiographia Linguistica*, XI:1/2, pp.213-229.

LENHART, J.M. (1926), *Languages studies in the Franciscan Order* (=*Franciscan Studies* n[5), Nueva York.

McGEE, W.J. (1897) "Bureau of American Ethnology", *The Smithsonian Institution* [...], pp. 367-396.

MENGET, P. et RUPP-EISENREICH, B. (éds.) (1984) *L'Anthropologie et son Histoire*, numéro spécial de l'*Ethnographie*.

POTTIER, B. (éd.) (1970) *L'Ethnolinguistique*, *Langages*, 18.

--------- (1976a) "Les langues indiennes d'Amérique", *Courrier du CNRS*, 18.

--------- (1976b) "Editorial", *Amerindia*, 1, pp. 15-18.

---------- (1984) "Les premières grammaires des langues amérindiennes au XVIe siècle", *Comptes rendus des séances de l'année 1984*, janvier-mars, Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, pp. 222-235.

RICAURTE, C. (1978) *Los estudios sobre lenguas indígenas de Colombia. Notas Históricas y Bibliográficas*, Bogota : Instituto Caro y Cuervo.

RUPP-EISENREICH, B. (éd.) (1984) *Histoires de l'Anthropologie 16e-19e siècles*, Paris : Klincksieck.

X X X (1897) *The Smithsonian Institution 1846-1896, The History of its First Half Century*, Washington : The De Vinn Press.

TOVAR, A. (1961) *Catálogo de las lenguas de América del Sur*, Buenos Aires : Editorial Sudamérica.

VIÑAZA, Conde DE LA (1892) *Bibliografía española de lenguas indígenas de América*, Madrid : Biblioteca Nacional.

X X X (1976) *Paul Rivet. Fondateur du Musée de l'Homme. 1876-1958.* Brochure éditée pour l'exposition organisée au Musée de l'Homme pour le centenaire de la naissance de P. RIVET.

YARANGA VALDERRAMA, A. (1976) "L'enseignement des langues amérindiennes en France", *Amérindia*, 1, pp. 167-170.